

quelque chose de plus poignant et aussi de plus divin. Signalons, de suite, un défaut contre lequel l'auteur fera bien de se tenir en garde. D'une façon générale, Don Perosi écrit trop haut pour les voix. Son ténor—le récitant, ou l'historien, comme il le nomme—le baryton qui, plus tard, personnifiera le Sauveur, le soprano qui chante Marie-Madeleine, les chœurs, enfin, sont perchés à des hauteurs redoutables, qui ont le tort grave d'exposer les artistes à de fâcheux accidents, et l'inconvénient non moins sérieux d'enlever à la mélodie vocale cette aisance qui est une partie du charme. C'est, d'ailleurs, un défaut dont on se corrige et nous n'y reviendrons plus.

Après un début qui ne manque pas de caractère, le récitant annonce le grand cataclysme de la nature et le tremblement de terre que l'orchestre commente en des sonorités retentissantes. Cette page n'est pas de celles que nous préférons. Elle n'a ni grand relief, ni profondeur, bien qu'on y sente un effort vers le style noble et la volonté de développer les thèmes, suivant la grande méthode classique. Passons rapidement sur les morceaux qui viennent ensuite, le chœur *Vere filius Dei*, le *Crux fidelis*, où les voix sont traitées avec élégance, l'entrée de Joseph d'Arimathie sur un thème fugué, dans la couleur des vieux maîtres du XVIII^e siècle—pendant que le ténor récitant continue sa dangereuse promenade sur les cimes les plus escarpées... mais j'ai promis de n'y plus revenir...—Arrivons à une page tout à fait charmante,—le Duo des deux Marie,—empreinte d'une pénétrante mélancolie, telle enfin que le vieux Scarlatti aurait pu la signer : *Vere filius Scarlatti*. Passons rapidement encore sur les chœurs qui terminent la première partie, et n'insistons pas sur les accords imitatifs par lesquels l'auteur prétend nous donner l'impression de l'ensevelissement et du scellement de la tombe. Avouons même, en toute franchise, que, malgré l'intérêt très réel de certaines pages, la grâce exquise du Duo des deux Marie, la distinction constante du style qui jamais ne tombe dans l'effet extérieur et vulgaire, notre impression, après cette première partie, est restée très incécise et que nous redoutions une déception. La suite devait bientôt nous rassurer.

Ce n'est pas pourtant, que le prélude instrumental, qui ouvre la seconde partie, soit traité de main de maître. D'une façon générale, les parties symphoniques sont d'une médiocre portée. Outre que l'orchestration de Don Perosi accuse encore quelque inexpérience, la composition est faible, et nous avons l'impression d'une écriture hâtive, d'une sorte d'improvisation très facile, mais sans caractère. Le thème principal, que l'orchestre reprend plusieurs fois et que les trompettes et les trombones entonnent de préférence, pour avoir de l'éclat et une certaine grandeur, ne brille pas, ce nous semble, par l'originalité, et il serait aisé de lui trouver d'indéniables parentés. Cela ne nous empêchera pas d'applaudir tout à l'heure à l'emploi très heureux qu'en fera l'auteur. Mais ce qu'on doit admirer sans réserve, c'est l'unisson de l'*Alleluia*, qui est comme la péroraison du prélude. Voilà, sans contre-